

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 38 (1900)

**Heft:** 12

**Artikel:** Retour

**Autor:** Berthold, Frédéric

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198092>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

« Hé bien, c'est dommage tout de même, s'écriait un municipal en la regardant couler, on n'aura plus de lieu de réunion pour nos séances d'été ! »

C. F. P.

### Dis-l'ài que ne chai su pas !

La demeindze, la véprà, s'on est trào mafî po allâ djuî ài gueliès, on s'ein va férè on sonno sai su la tête dè fein, sai su lo lhi dè repou et po pas que non ne vignè vo z'embétâ, on dit à la fenna : « Se vint cauqu'on mé démandâ, dis-lài que ne chai su pas ! » Et dinse on pâo pionci tot à se n'êze tant qu'à l'hâora dè baire lo café.

S'on vai veni tsi no cauquon à quoui on redâi oquî et qu'on n'aussè pas prâo ardzeint po lo payi, on va sè catis pè l'étrâbllo po s'esquivâ dâi crouïès complimeints et quand l'autro rolhî à la porta, la fenna l'ai dit assebin : « Eh ! regretto bin, mà me n'hommo chai est pas hoai ! »

Et y'ein a prâo que font dinse, sai po cosse, sai po cein quand vollont s'espargni oquî que n'ont pas idée dè férè aobin dâi vezités que voudront petêtrè vaire ào fin fond dè la mer Rodze.

Y'avâi zu 'na bagarra à B., on dzo dè vôtës ; s'êtont tsermailli que dâi sorciers et, à la pinta d'âi z'Ebalancès, s'êtont mémameint trevogni ferme, que ia zu dâi tabourets épêlliâ, dâi carreaux et dâi botolhîes ein breqnès et trâi gaillâ qu'ont zu dein la bagarra, l'on on ge potsi, on autre la tête crevâie et on troisiémo on bré rontu.

Adon, coumeint ion dè elliao lurons avâi portâ pliiente, lo dzudzo dè pé dévessâi modâ lo leindeman à B... avoué lo greffié et l'hussié po férè on n'inquiéta.

Mâ, quand s'est venu l'hâora dè s'eimbeintsi, lo greffié n'arrevâvè pas.

— Va-t'en vairè se n'est pas astout prêt ? se fe adon lo dzudzo à l'hussié.

Stuce tracé don tsi lo greffié, que trâovè pè la cava ein trein dè guelienâ avoué cauquies z'amis.

— Attiuta ! l'ai dese lo greffié, te vai que y'é on part d'amis que vignont dâo défrou et ne pu pas lè reinvouyi dinsè ; d'ailleu, fâ tsaud et cein m'embêtè qu'on dianstre d'allâ à B... po clia tonaire d'einquiéta ! Tai on verro et t'âodrè tot balameint crâi mon sustitut et te l'ai derè dè mè reimpliaci hoai !

L'hussié tracé don tsi lo sustitut ; mâ stuce, que n'avâi rein droumâi la né dévant, po cein que l'avâi dû restâ pè l'étrâbllo po veilli 'na vatsé que dévessai vélâ, allâvè justameint s'étaidrè on bocon su lo lhi dè repou quand l'hussié vint rolhi à la porta.

— A-te cauquon ?

— Oï ! ah ! l'est té ! qu'est-te que l'ai a ?

— Té faut veni tot lo drâi tanqu'à B... avoué lo dzudzo, po dinse et dinse ; lo greffié a dâi vezités et m'a de dè té derè dè férè à sa pliace !

— Et bin râva, su trào mafî po l'ai allâ et ne l'ai vé pas ! Tai on verro, pu te retornérè tsi lo greffié et te l'ai derè-que ne chai su pas !

L'hussié retracé don tsi lo greffié qu'étai adé pè la cava avoué lè z'autro compagnons, que sè contâvont dâi gandoises.

— Et pu, as-tou trovâ lo sustitut ?

— Oï

— Adon, compto que va allâ avoué vo à B... ?

— Oh ! bin na ! fe l'hussié, kâ m'a de dè veni vo derè que ne chai étai pos hoai !

Lausanne, le 20 mars 1900.

Mon brave *Conteur*,

Je vous transmets une véritable histoire datant de l'origine du chemin de fer (ligne Saint-Germain-Yverdon, 1855-1856).

J'étais à cette époque à la gare de Chavornay, et je vous prie de croire qu'on y travaillait au-delà des huit heures.

Le service des marchandises se faisait de France, par voituriers. Il n'était pas rare de recevoir 20 chars de ballots de tous genres, chaque jour. Ces mêmes voituriers transportaient, en retour, les gueuses de fonte, pour Vallorbes, qui avait alors ses immenses forges en pleine activité, sous la direction de M. Lucien Vallotton.

Le commerce des bois était aussi très actif et les voituriers de Vallorbes, Ballaigues, Lignerolles nous arrivaient également avec des bois qui étaient dirigés sur Yverdon à l'adresse de M. Marc Constançon, alors grand fournisseur des bateaux à vapeur du lac de Neuchâtel, ainsi que de l'Ouest-Suisse.

Au début, les locomotives se chauffaient aussi au bois.

Je crois que j'oublie mon histoire ; la voici :

Un soir que je travaillais fort tard à mes expéditions, et, je vous le répète, il n'était pas encore question des huit heures, j'entends une sorte de grognement dans la cour de la gare, qui, ce soir-là, était glacée comme un miroir. Je sors et vois un homme étendu face contre glace et ayant perdu une certaine quantité de sang.

Je retourne mon gaillard et reconnaissais un brave marchand de paille du village. J'essaie de le remettre sur pied, impossible. Sur ce sol glissant, il faisait des pirouettes extraordinaires m'entrainant chaque fois avec lui.

Enfin, prenant une décision, je le charge sur mon dos, et je le porte chez lui.

A mon arrivée, la femme se met à m'insulter, disant que c'était moi qui l'avais retenu à l'auberge et qui l'avais mis dans cet état.

Entendant cela, je réponds tout simplement :

« Madame, puisque vous n'êtes pas contente, je le reporte où je l'ai pris ».

Ainsi dit, ainsi fait. Et vingt minutes plus tard, toute la famille était réunie dans la cour et faisait des culbutés, que c'était plaisir à voir.

Et il entra, s'assit, tandis qu'elle allumait la lampe.

Après trois ans de séparation, c'était la première fois que le mari et la femme se retrouvaient en présence ; Jules Bernard, employé de commerce et père de famille, était parti un jour, emportant la caisse de son patron, abandonnant sa femme et ses quatre enfants sans ressources, pour suivre une chanteuse de café-concert, une grosse blonde, fade, qui l'avait englûté, pressuré... et finalement s'était envolée le matin où le dernier billet de banque avait été changé, laissant le malheureux désespéré, désembré, fini...

Ce soir de novembre, à bout d'expéditions, il s'était soudain souvenu des siens et, comme un oiseau blessé, avec un faible espoir au cœur, il était venu frapper à la porte de ceux qu'il avait déshonorés, jetés dans la misère du jour au lendemain ; maintenant il était là, transi, recroqueillé, tournant son chapeau crasseux entre ses doigts, sentant l'hostilité sourde de sa femme, et ne sachant comment engager une conversation qu'elle affectait tacitement d'éviter ; cependant, au bout d'un instant :

— Alors... ça va bien ?... commença-t-il.

— Oui... pas mal.

Et Mme Bernard, qui s'était installée sous la lampe, continuait à fébrilement tirer son aiguille sans lever les yeux.

— Et les petites ?... reprit-il, elles doivent être grandes à présent !...

— Oui, Henriette fera sa première communion l'année prochaine... quant à Marguerite, elle est toujours bien délicate, et l'été dernier elle nous a donné bien du tourment !...

— Ah !... puis, après un temps, et Albert ?

— Albert est entré depuis ses seize ans sonnés dans une grande cordonnerie du Boulevard où il commence à gagner quelque petite chose... mais bien peu, hélas !

Nouveau silence, et seul, le tic-tac de la pendule ; enfin, comme faisant un effort, n'osant pas prononcer le nom de sa fille ainée dont il connaissait le caractère fier et implacable :

— Et Emma ? murmura-t-il.

— Emma... répondit la mère, et sa voix s'adoucit subitement, Emma est une sainte, un ange... lorsque tu es parti, Jean Eyraud, son fiancé, a repris sa parole... et la pauvre enfant en a ressenti beaucoup de chagrin ; mais elle ne s'est pas laissé abattre ; avec un courage admirable, elle s'est mise à l'œuvre, a cherché des leçons et maintenant, si nous vivons, c'est grâce à elle...

Mme Bernard appuya sur ces mots, tandis qu'involontairement le front coupable de son mari rougissait et se courbait.

— Enfin, voilà où nous en sommes, reprit-elle après une pause, et, d'un ton sec, tranchant, n'admettant pas de réplique, j'espére que ce n'est qu'une visite... et que tu n'as pas l'intention, maintenant que tu es dans la misère, de venir t'installer ici, et de te faire nourrir par ta fille ?

Jules Bernard ne répondit d'abord pas, puis lentement il commença :

— Ah ! tu peux t'imaginer ce que j'ai souffert... ce que cette femme... et sur un geste de Mme Bernard, ne crains pas que je t'en parle, je l'exécute, je la maudis ! lorsqu'elle m'a quitté en ricanant, ça a été pour moi comme un coup de massue, j'ai vu dans un éclair toute la portée de ma faute... oui, je suis un misérable... mais si tu savais par où j'ai passé depuis !... Je me suis d'abord souvenu que j'avais une assez belle voix de baryton, et par « Elle », ayant connu plusieurs cabots de trente-sixième ordre, j'ai cherché un engagement ; pendant quelques mois j'ai joué l'opérette en province, puis ma garde-robe s'est usée ; je ne gagnais que pour ma nourriture et mon logement, on n'a plus voulu de moi et j'ai roulé du beuglant au bastringue, où l'on me donnait dix sous pour chanter trois romances, juste de quoi ne pas mourir de faim !... Mais cela aussi m'a manqué, un chaud et froid, m'a levé le peu de voix qui me restait... et j'ai été conduit à l'hôpital d'où je sors... voilà !

Et sous sa barbe inculte, ses lèvres tremblaient, pendant que les yeux baissés, il continuait à rouler inconsciemment son chapeau...

— Alors... tu ne dis rien ?... murmura-t-il.

— Que veux-tu que je te dise ?... reprit apremment la femme en relevant la tête et le regardant en face... tu as souffert, c'est vrai, mais crois-tu que nous n'avons pas souffert nous aussi ?... Et injuste-

### Retour.

La nuit tombait, jetant comme un voile d'ombre dans le petit appartement, et, un à un, les meubles, les objets s'estompaient, se fondaient, disparaissaient, tandis qu'à l'entrée de la fenêtre dont les rideaux de mousseline étaient relevés, Mme Bernard, collée pour ainsi dire à la vitre, se hâtait de terminer l'ouvrage de lingerie auquel elle travaillait depuis l'aube.

Tout à coup, relevant la tête :

« Non, décidément je ne puis plus, murmura-t-elle, allumons la lampe, et j'aurai sans doute encore le temps de finir avant que les enfants rentrent....

Joignant le geste à la parole, elle se leva, alla chercher des allumettes... lorsqu'à l'instant où elle ôtait l'abat-jour de papier vert, un coup de sonnette la fit tressaillir... elle regarda la pendule et reprit en allant ouvrir :

« A cette heure, qui cela peut-il être ?»

Mais à peine eut-elle fait jouer la serrure, que, se trouvant face à face avec un homme de haute taille, à l'aspect misérable et honteux, elle poussa une exclamation :

— Toi !... toi ici !

Ce à quoi le visiteur inattendu répondit d'une voix faible et humble :

— Oui... c'est moi !...

Puis, sans trouver à dire autre chose ni l'un ni l'autre, ils restèrent une demi-minute sans bouger.

Cependant cela ne pouvait durer longtemps, elle finit par prononcer d'un ton rogue et peu encourageant :

— Enfin, puisque te voilà, entre toujours un moment, on verra après !...

### Les bonnes continuent.

Nous avons fait appel aux bonnes farces et, grâce à la joyeuse humeur et à l'amabilité d'un certain nombre de lecteurs, nous en avons déjà reçu plusieurs auxquelles nous venons d'ajouter la suivante qui vient de nous parvenir :

ment, car toi, après tout, c'était la faute !... Crois-tu que nous avons eu de beaux jours lorsque le propriétaire de la rue des Martyrs nous a chassés... et tes nuits, où après la lâche conduite de cet Eyrard — qui cependant, mon Dieu ! avait raison, il ne faut pas jouer avec les mots, tu étais un voleur — les nuits où j'entendais mon Emma sangloter et mordre ses draps pour ne pas rire !... Et l'hiver qui a suivi ton départ, où les petites ont pleuré de froid et presque de faim... Non, Bérnard, cela ne se pardonne pas, vois-tu !... tu es malheureux, je te plains, mais c'est toi qui as fait ta destinée, suis-la... et ce n'est pas le jour où nous commençons à respirer, où, à force de privations, nous pouvons vivre sans le souci torturant du lendemain, ce n'est pas ce jour-là que nous pouvons, moi et mes enfants, te rouvrir la porte et te permettre de diminuer notre part... tout affamé que tu es !...

— C'est bien, je me retire... fit-il farouchement en se levant.

A ce moment, un tintement clair de la sonnette retint, et, la mère étant allée ouvrir, deux explosions de rires frais et perlés, emplirent soudain l'appartement; c'étaient Henriette et Marguerite qui revenaient de l'école... A la vue de l'homme, elles s'arrêtèrent...

— Mais c'est papa ?... s'écria subitement la plus grande.

— Papa... Papa !... répéta Marguerite comme un écho.

Et toutes deux bientôt grimpant sur ses genoux, l'embrassaient naïvement et, innocentes, le questionnaient.

— Oh ! papa, quel bonheur de te revoir ! s'écriait Henriette, comme il y avait longtemps que tu étais parti !

— Maintenant tu vas rester, n'est-ce pas ?... continuait Marguerite.

— Mes chères, mes belles chères... murmuraît le père, la gorge serrée, les yeux humides, ne pouvant se lasser de les caresser, de les contempler l'une après l'autre.

Et c'étaient mille questions, mille demandes qui partaient en fusée sans même attendre les réponses.

Malgré elle, la mère se sentait émue, un atténissement involontaire fondait son amère rancune, elle se laissait presque aller à rêver un recommandement avec l'homme qu'en somme jadis elle avait aimé et qui était le père de ses enfants...

Soudain la porte s'ouvrit et Emma et Albert parurent ensemble; étonnés, dans un premier mouvement, ils allaient jeter l'un comme l'autre une exclam... les petites ne leur en donnèrent pas le temps :

— Emma, Albert !... c'est papa, crièrent-elles toutes deux à la fois.

Hélas ! un instant avait suffi pour glacer l'élan filial des nouveaux venus, et quand le père timidement murmura un « bonjour ! » qui s'étrangla dans sa gorge, il n'obtint en réponse qu'un autre « bonjour ! » sec et froid de la part de son fils; quant à sa fille ainée, elle se contenta de lui jeter un regard muet, à la fois si dédaigneux et si implacable, qu'il demeura sans voix, comme pétrifié et attendant son arrêt.

La situation cependant se tendait de plus en plus, les heures passaient, le moment de dîner était venu et veule, ainsi qu'un chien battu qui se sent de trop, mais ne peut se résoudre à quitter la place, Jules Bernard ne parlait pas de partir; par deux fois déjà, on lui avait fait comprendre qu'il serait temps, il avait feint de n'entendre ni de voir... enfin le potage fut apporté sur la table, et toute la famille, lui excepté, s'assit et commença à manger... Alors, son estomac se souleva et son instinct seul subsistant, l'ancien employé s'écria :

— Dieu !... que cette soupe sent bon !...

— Pourquoi ne te mets-tu pas à table... papa ? interrogèrent les petites, étonnées, se tournant vers leur père.

Il y eut un silence terrible; le jeune Albert embarrassé plongea son nez dans son assiette, Mme Bernard, prise de pitié, sentit monter à ses lèvres le mot: « Reste, » mais, ayant regardé sa fille comme pour lui demander son avis — à cette heure, celle-ci représentait matériellement le chef de la famille — elle lut, dans les yeux d'Emma une détermination si froide, une telle volonté de rester inflexible, que son élan miséricordieux, son pardon fut refoulé jusqu'au fond de son être; à son tour, elle n'avait rien entendu, et la demande d'Henriette et de Marguerite demeura un instant sans réponse,

Le père avait suivi du regard cette scène muette, un rayon d'espoir fou avait soulevé son cœur, puis, le voile s'était déchiré, il avait compris que tout était fini... Brusquement il prit son chapeau, et répondant lui-même à la question des petites :

— Non... pas ce soir... je suis attendu !  
Et il partit en claquant la porte.

Frédéric BERTHOLD.

Reproduction autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

### Souvenirs d'autrefois. — Les musiques ambulantes dans notre canton.

Dans le laps de temps compris entre 1814 et 1864, la musique des rues a présenté chez nous un tableau aussi varié que pittoresque. On rencontrait des musiciens ambulants un peu partout; mais ceux qui avaient le plus de succès, étaient les mineurs avec leur casquette d'uniforme et leur tablier de cuir placé de manière à s'asseoir dessus. C'étaient nos oiseaux de passage. On savait vaguement que ces gens passaient leur vie dans d'immenses souterrains, occupés qu'ils étaient aux travaux des mines.

Leur discipline sévère, leur musique grave et harmonieuse, l'idée qu'on leur donnait chaque année un congé pour aller gagner quelques sous par le monde, leur prêtait quelque chose de fantastique; on leur donnait avec plaisir.

Ils avaient pour collègues les petits Savoyards, avec leur viole, leur marmotte et souvent un petit frère et une petite sœur. Ces enfants jouaient, chantaient, dansaient d'une manière étrange. On savait que dans les monts sourcilleux de la Savoie, ils avaient laissé une mère à qui ils apporteraient, à la fin de l'automne, le produit de leurs chants. On leur donnait aussi avec plaisir.

Arrivaient ensuite les Bohémiens à la peau basanée, aux cheveux noirs et plats, à l'œil ardent. Leurs femmes, en jupes courtes, munies d'un tambour de basque, dansaient, chantaient en accompagnant les orgues de Barbarie.

Plusieurs de ces orgues de Barbarie montraient des figurines mouvantes, représentant des messieurs, des dames, des officiers, des princes tournant, dansant et tirant le chapeau au public avec une grande révérence.

Puis venaient les *pifferari* italiens avec leurs cornemuses, un chameau et des singes.

Mentionnons aussi les vétérans de la grande armée qui, le ruban à la boutonnierre et un instrument à la main, réclamaient aussi une pièce de monnaie.

Maintenant que nous avons vu ce qui se passait dans les rues, voyons ce qui se passait sur les toits.

Les ramoneurs, à cette époque, avaient une formule sacramentelle qu'ils chantaient une fois arrivés au sommet d'une cheminée. Puis venait une chanson. Si la cheminée était basse, le petit ramoneur descendait sur le toit où il se livrait à mille jeux. Ils redescendaient dans l'appartement, lui et son camarade, prenaient un verre de vin, chantaient des *canzonnettes* savoyardes et parlaient de leurs montagnes.

J. Z.

### Dames et fleurs.

Les premiers mois de l'année; les fleurs de Nice nous arrivent à Paris par wagons, nous dit le *Volteur* dans sa chronique de la mode. Il y en a partout: dans les rues, sur les petites charrettes; dans nos salons, elles encombrent petits meubles et cheminées, et personne ne s'en plaint, car toutes les femmes, fleurs elles-mêmes, les aiment, ces jolies frioles.

Une innovation charmante, qui tend à s'implanter dans nos mœurs, est que, aussi bien à la ville qu'à la campagne, dans les grands dîners comme dans

les courses du matin, les femmes aient leur corsage orné de fleurs toujours fraîches.

Cet hiver, le camélia était en grande faveur, et il était peu de femmes élégantes n'ayant pas un camélia blanc ou panaché à leur manchon, au col de la pelisse ou à la ceinture de la blouse, ou du corsage apparaissant sous la jaquette.

Le bouquet de violettes, un peu volumineux, remplace en ce moment le camélia.

C'est une mode charmante, et toute femme voudra avoir à sa ceinture ou à son col un bouquet délicat, harmonisé avec la teinte générale du costume.

Beaucoup de jeunes élégantes ont adopté une fleur et portent toujours la même. D'autres, au contraire, se plaignent à varier. Elles aiment tour à tour la rose, les gardénias, les violettes et les œillets variés; puis, les grands jours, les belles orchidées. Alors, la touffe de fleurs fraîches ou artificielles, servant de parure au corsage, est semblable aux fleurs du chapeau. C'est d'un raffinement exquis.

Les grandes favorites, ce sont encore le gardénia, l'orchidée, qui étaie la grâce de ses pétales capricieusement découpés. Très chère, d'introduction encore récente, et d'une fantaisie décorative exquise, elle ne pouvait manquer de devenir le siège distinctif des vrais « snobs » élégants.

### Que doivent penser de nous les étrangers ? — Cueilli dans un numéro, vieux d'une vingtaine d'années, d'une feuille locale vaudoise :

« Nous avons, à plusieurs reprises déjà, attiré l'attention de notre édilité sur la façon défectueuse dont se fait la police des rues. On les arrose, on les balai, c'est bien; on accompagne au violon, avec les ménagements que réclame leur état, les citoyens « chargés » d'un nombre de chopines dépassant leurs forces et qui se laissent aller sur la voie publique à des manifestations gênantes pour les passants, c'est fort sage aussi. Mais pourquoi tolérer les manières bien plus choquantes auxquelles se livrent les représentants de la gent canine ? En voyant à l'angle de nos maisons, à la devanture de nos plus élégants magasins, les traces de leur passage, que doivent penser de nous les étrangers ? »

**Le mot de notre précédente charade** est: *Portefeuille*. Ont répondu juste: MM. Gaud, Brasserie du Simplon; Maurer-Forney, Lausanne; B. Menétry, Chavannes; Chevalley; Mme Vuataz; Lse Michel, Genève; Eug. Thonney; Cornu-Chapuis, Yverdon; H. Page, Rueyres; C.-F. Porret, à Fresens; M. Berlié, fils, Nyon; F. Fonjallaz, Epesses; A. Lanchay, au Cerneux-Péquignot; Ernest Michon; Blane-Décombe, Vers-chez-les-Blanc; Reutler, Glion; Ulysse Piguet, Vallée de Joux; Durussel, à Clarmont; Guiguer, chapelier, Payerne. — La prime est échue à M. Gaud, à Lausanne.

### THÉÂTRE — Le Juif errant, le beau drame d'Eugène Sue, dont la représentation a été empêchée, dimanche dernier, par des circonstances de la dernière heure, sera donné demain soir à 8 heures.

*La rédaction*: L. MONNET et V. FAVRAT.

On s'abonne au

### CONTEUR VAUDOIS

dès le 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.

**Les nouveaux abonnés reçoivent gratuitement les numéros du mois précédent la date de leur abonnement.**

*Prix*: Suisse, 1 an, fr. 4,50 ; 6 mois, fr. 2,50.

*Bureau du CONTEUR*: Rue Pépinet, 3.

*Annonces*: Agence Haasenstein et Vogler.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les pilules hématogènes du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstruit est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas, d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4,50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.